

## Le printemps

Éveline Marcil-Denault

Numéro 11, 2009

Moustaches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

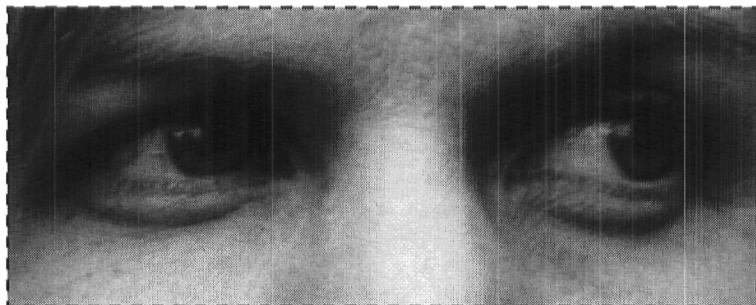
1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcil-Denault, É. (2009). Le printemps. *Biscuit Chinois*, (11), 14–21.

# Le printemps



## Éveline Marcil-Denault

aime sentir ses doigts courir sur les touches carrées du clavier d'ordinateur. Quand la cadence s'accélère, que les idées se bousculent et que le clavier cliquète joyeusement, Éveline frissonne de plaisir et commet, dans son emportement, quelques erreurs de frappe qu'elle s'empresse de corriger une fois que la source d'un de ses jets d'inspiration s'est tarie. Parce qu'elle ne possède pas le fameux « doigté » de la parfaite adjointe administrative, Éveline n'utilise que deux doigts pour écrire : ses majeurs. Elle considère qu'en termes d'impact sur les touches, les autres doigts ne leur vont pas à la cheville.

MES YEUX S'OUVRENT D'UN COUP, juste à temps pour voir apparaître le filet de soleil qui, chaque jour sans nuage, trouve son chemin entre les immeubles voisins et s'infiltré dans ma chambre le temps d'une chanson. Le rayon s'étend sur mon lit et le traverse sur la diagonale jusqu'à mon visage qu'il inonde de sa douce chaleur. Ce rayon me rappelle les caresses réconfortantes de ma femme Denise, fauchée par un cancer à l'aube de ses 40 ans. Je me plais à croire que c'est elle, de son long bras, qui vient me chatouiller et me dire : « Réveille-toi Germain; réveille-toi mon bel amour », comme elle avait l'habitude de le faire.

J'aime les réveils en douceur. À l'âge de 2 ou 3 ans, Michou venait parfois nous retrouver, Denise et moi, dans notre grand lit. Je n'entendais pas le bruit de ses pantoufles en forme de lapins tandis que notre enfant entraînait dans la chambre. C'est sa présence à mes côtés et son souffle sur ma joue qui venaient à bout de mon sommeil. Mais je n'ouvrais pas les yeux tout de suite; j'attendais son signal. Après un moment, Michou tirait doucement sur mes longs poils de moustache roux pour me signifier son désir de grimper avec nous dans le lit. Alors, je lui souriais et je l'installais bien confortablement, sous les couvertures, entre sa mère et moi. Plusieurs années ont passé depuis ce petit rituel matinal, mais je me souviens de cette période comme si c'était hier. C'était l'époque de l'insouciance, l'époque où je ne faisais jamais de cauchemars, l'époque où Denise pouvait dormir sans craindre de ne pas se réveiller, l'époque

où Michou ne s'imaginait pas encore avec une pomme d'Adam et une moustache...

Encore imbibé du calme serein de la lumière, je mets ma robe de chambre et me dirige machinalement vers la cuisine. La maison est silencieuse. Je passe devant la porte entrebâillée de la chambre de Michou, qui dort paisiblement. À travers la fenêtre, je constate que la journée s'annonce belle et dégagée. Aucun nuage à l'horizon. L'hiver semble enfin prêt à faire ses valises.

Je mets l'eau à bouillir. Des crépitements se font bientôt entendre, puis le sifflet de la bouilloire, ce bruit strident, ce hurlement aussi insistant que celui d'un train qui entre en gare. Je retire prestement la bouilloire du rond et le cri infernal s'éteint enfin. J'entends alors des pleurs, des pleurs étouffés qui transpercent, telles de petites gouttes d'eau, ce silence épais auquel le bruit assourdissant de la bouilloire vient de céder la place.

C'est Michou. C'est Michou qui pleure. Planté devant la cuisinière, je suis déchiré entre l'envie d'aller consoler mon enfant et la peur d'envahir l'intimité de l'adulte de 18 ans. Mais son appel ne tarde pas : « Viens, papa ! Viens voir ».

Je m'engage dans le couloir de notre appartement, le cœur battant. Je suis un homme simple, un homme casanier qui ne demandait qu'à couler des jours paisibles en compagnie de sa femme et de son enfant. Or, la vie a placé sur ma route bien des épreuves auxquelles je ne m'attendais pas et avec lesquelles je peine encore à composer. Ainsi, à chaque coin de rue, à chaque détour, j'anticipe toujours le pire.

« Tu viens, papa ? » La voix de Michou est maintenant plus assurée, plus insistante aussi. Le dos collé au mur, je prends une grande inspiration et je plonge dans la salle de bain. Mon enfant est là, en un seul morceau, le visage pratiquement collé sur le miroir du lavabo. Je comprends avec soulagement que les pleurs que je viens d'entendre ne sont pas des pleurs de détresse, mais bien des pleurs de bonheur ! Michou a les yeux pleins d'eau, mais son sourire est tellement beau, tellement gros, que je deviens moi aussi tout ému. Quelque chose se passe... Je suis habité par un intense sentiment de déjà-vu.

La salle de bain n'a pas changé depuis que nous vivons dans cet appartement. Malgré sa décoration datant des années soixante, la petite pièce, avec sa céramique bleue et noire, a toujours fière allure. Dès notre emménagement, Denise y avait disposé toutes sortes d'accessoires assortis : porte brosses à dents et porte-savon noirs, serviettes, débarbouillettes et moquettes bleues. Au fil du temps, notre salle de bain avait pris l'odeur douce et florale du parfum et des crèmes de ma femme. Le regard brouillé par l'émotion, j'ai soudainement l'impression de voir Denise aux côtés de Michou, tout près du lavabo.

Quelques mois avant sa mort, il y a six ans de cela, Denise avait accouru dans cette pièce, alarmée par les pleurs de Michou. Je l'avais suivie, mais j'étais resté tapi dans son ombre de mère. C'était le jour du premier sang. Je revois notre enfant recroquevillée sous le jet de la douche, notre enfant à moitié nue, le corps secoué par d'intenses tremblements. Denise avait su trouver des mots pour calmer sa fille terrorisée, elle avait su

l'envelopper de tous les gestes de réconfort possibles et de tout son amour, mais l'incident marqua néanmoins le début du grand chamboulement; l'arrivée, pour Michou, d'une puberté qui n'était pas la bienvenue; d'un corps qui ne pouvait être le sien.

« Approche. Viens voir, papa ». Michou m'appelle en chuchotant, à la manière d'une personne qui voudrait dévoiler quelque chose de très fragile, de très doux, comme un petit chaton qui viendrait tout juste de naître. Je m'avance tranquillement vers le miroir. Je ne veux rien brusquer.

Instinctivement, je place mon bras gauche autour des épaules de mon enfant et tous les deux, côte à côte, nous approchons nos visages du miroir. Une grosse larme roule sur sa joue au moment où Michou m'indique, d'un bout de doigt tremblant, son tout premier vrai poil de barbe. Planté à quelques millimètres à droite de la fossette de son menton, c'est un poil brun tirant sur le roux, plutôt long et légèrement ondulé. Son visage est tellement blanc, tellement lisse, que le poil a l'air d'une pauvre petite brindille perdue au milieu d'un champ enneigé. Je pense au fait que Michou attend ce moment depuis longtemps, je songe au flacon d'hormones déposé sur une tablette, derrière le miroir, puis je souris en imaginant mon enfant avec une grosse moustache rousse et touffue comme la mienne !

Dans un enchaînement de gestes et de regards qui se veulent assez solennels, j'ouvre la porte de l'armoire sous le lavabo et je m'empare de ma trousse de rasage. C'est une vieille trousse de cuir noir qui m'a été léguée par mon père à ma puberté. Elle comprend un blai-

reau, un ciseau, une pince pour les poils de nez et, bien entendu, un rasoir. Tous les accessoires sont retenus par de minces sangles de cuir et la trousse, qui s'ouvre à la manière d'un livre, est cerclée d'une fermeture éclair.

Le jour du premier sang, Denise avait elle aussi ouvert la porte de l'armoire sous le lavabo pour en sortir un paquet de serviettes hygiéniques. Après avoir fermé les robinets, elle s'était agenouillée à côté de la baignoire où sanglotait Michou et avait recouvert ses épaules d'un grand drap de bain. Patiemment, elle lui avait expliqué toutes les choses qu'une jeune femme doit savoir : crampes, hygiène, repos, installation adéquate de la serviette au fond de la culotte, interdiction de jeter la serviette souillée dans les toilettes, etc. J'avais observé tout cela en silence, fasciné par ce rituel féminin, admiratif devant l'instinct maternel de ma Denise, mais profondément troublé par l'image de cette enfant prostrée au fond du bain.

Michou a du mal à contenir son excitation. En lui tendant ma trousse de rasage, je lui dis : « Tiens, mon grand, je pense que tu vas avoir besoin de ça à partir de maintenant ». Il y a six mois, le psychologue que nous rencontrons m'a mentionné qu'il était maintenant temps que j'emploie le masculin pour m'adresser à Michou. Or, jusque-là, j'avais été incapable de m'y résoudre et je me sortais tant bien que mal de l'impasse en évitant d'employer certains mots ou qualificatifs et en désignant Michou comme « mon enfant » et non comme mon fils.

Michou saisit la pochette de rasage comme s'il s'agissait d'un trésor. Il l'ouvre doucement, passe ses

doigts sur les outils et détache le rasoir de la sangle pour ensuite le déposer sur la tablette de verre sous le miroir, juste à côté de ma bonbonne de mousse à raser. Il remplit le lavabo d'eau bien chaude et s'empare de la bonbonne. La mousse forme une boule ferme et odorante au creux de sa main. Meticuleusement, Michou applique la mousse sur son visage. Ensuite, sous mon regard attentif, il fait glisser la lame sur sa peau encore vierge.

Je réalise avec une certaine fierté qu'il emprunte mon « itinéraire » habituel – joues, menton, cou – et qu'il s'abstient, comme moi, de raser sa moustache. La mousse se répand dans l'eau.

Pendant que Michou s'éloigne pour chercher une serviette et éponger son visage, je retire le bouchon et observe l'eau s'échapper par le drain du petit lavabo bleu. Le poil de barbe, comme pour me saluer une dernière fois, surgit d'un amas de mousse et tourbillonne avant de disparaître à jamais dans le trou noir.

J'ai alors la conviction que je ne ferai plus de cauchemars. Ces dernières années, la vision d'un mince filet de sang brunâtre reliant le pubis de mon enfant au conduit d'évacuation de la baignoire revenait parfois me hanter. Denise savait depuis longtemps que l'âme de Michou était tombée dans la mauvaise peau. Le jour de sa mort, d'une voix frêle mais bienveillante, elle m'avait murmuré de ne pas m'en faire : « Tu verras, Germain, ta fille sera un jour le plus beau et le plus heureux des garçons ».

Nous sommes aujourd'hui le 20 mars. C'est le jour de la renaissance; l'arrivée du printemps.



Moustache branchée : @///^\\\\@